

Sur un livre de Madame Ducrocq-Poirier

Marie Le Franc, au-delà de son personnage... ou en-deçà?
Madeleine Ducrocq-Poirier. *Marie Le Franc, au-delà de son personnage*. La Presse, Montréal, juin 1981, 223 pages

Maurice Lorent

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lorent, M. (1981). Sur un livre de Madame Ducrocq-Poirier : *Marie Le Franc, au-delà de son personnage... ou en-deçà?* / Madeleine Ducrocq-Poirier. *Marie Le Franc, au-delà de son personnage*. La Presse, Montréal, juin 1981, 223 pages. *Lettres québécoises*, (24), 64–66.

Sur un livre de Madame Ducrocq-Poirier

« Marie Le Franc, au-delà de son personnage » . . . ou en-deçà ?

« Telle n'était pas Marie Le Franc ». Victor Barbeau, dont les liens d'amitié avec cette romancière franco-québécoise furent profonds et durables, intitulait ainsi un article polémique (*Le Devoir*, 20-09-80), en réponse à une entrevue de Madeleine Ducrocq-Poirier accordée à *Lettres québécoises* (été 80, pp. 62-68) ; celle-ci y annonçait la parution prochaine de son livre¹. Interrogée par Adrien Thério, Mme Poirier affichait la prétention de réordonner « l'écheveau embrouillé » de l'existence de Marie Le Franc et de révéler sa « vraie » personnalité intime en corrigeant « les approximations et les erreurs » que les « commentateurs, de son vivant et après sa mort », avaient commises à la suite de mauvaises lectures de l'oeuvre ou par manque d'informations. Manifestement agacé par la « hauteur professorale » de cette universitaire de Paris IV (ex-Sorbonne), Victor Barbeau ironisa en parodiant Boileau : « Enfin Madeleine Ducrocq-Poirier est venue ».

Pour savoir si justice était réellement faite à la vie et à l'oeuvre de Marie Le Franc, j'ai scruté avec attention cette monographie entreprise il y a quelques années, en vue du centenaire de naissance de l'auteur (4 oct. 1879). Nantie « d'informations inédites et d'investigations renouvelées dans son oeuvre », Mme Poirier avertit dans un avant-propos qu'elle vise à dissiper « l'arbitraire » et la « gratuité subjective » qui entourent Marie le Franc, longtemps ignorée ou incomprise, tant en France qu'au Canada, « son pays » d'adoption. Dont acte.



Marie Le Franc à 22 ans en costume breton.

Bien qu'elle s'en défende (entrevue précitée), son livre est une biobibliographie, du genre « l'auteur et l'oeuvre », qui reconstitue en trois étapes l'itinéraire d'une existence et le cheminement d'une production littéraire : « les multiples avenues de la découverte d'une vocation (1879-1923) » ; « le métier de romancière (1924-1945) » ; « vieillir mais écrire quand même (1945-1964) ». Ces trois chapitres font le bilan d'une vie partagée entre deux patries, plutôt que deux exils, et tracent le portrait d'une femme secrète.

Après une « Enfance marine » en Bretagne, M.L.F. délaissa à vingt-six ans la carrière d'institutrice et embarqua pour le Canada. Sur les raisons

longtemps ignorées de ce départ, qui ressemblait à une aventure, Mme Poirier rappelle de sûres informations déjà publiques² ; meurtrie par un premier revers amoureux auprès de l'aventurier français J.B. Marchand, le héros de Fachoda, — à ce sujet la nouvelle jusque-là inédite, « Amour 1900 », publiée en annexe de l'ouvrage de Mme Poirier, révèle une jeune fille sensible et brisée par un amour inachevé —, elle rejoignit à Montréal (en 1906) son correspondant Arsène Bessette (auteur du « Débutant ») qui lui avait proposé le mariage. Mais il la quitta sur-le-champ. Désespérée et esseulée dans un Montréal plutôt anglophone, M.L.F. mit plusieurs années à s'adapter à une vie difficile. Vers 1916 survint une troisième déception amoureuse avec un « homme d'affaires canadien-anglais » qu'elle surnomma Jimmy (dans la nouvelle « Marionnettes », 1925). Il était important de faire la lumière autour de ces échecs sentimentaux ; ils exercent en effet une prégnance dans l'oeuvre poétique et romanesque de M.L.F. et en nourrissent la thématique : solitude, incommunicabilité, évasion, renouvellement intérieur. Puisant dans la souffrance un tonique, — « J'accepte la douleur comme inévitable, salutaire même, comme instigatrice d'énergie . . . », Lettre à L. Dantin — M.L.F. se transmua en une voyageuse passionnée, une « mangeuse d'espace » selon sa propre expression. Avec une précision dans la chronologie et un penchant pour l'anecdote, Madeleine Ducrocq-Poirier détaille les pérégrinations de la romancière et les péripéties de sa carrière ; les nombreuses excur-

sions d'agrément et de documentation au Québec (dans les Laurentides, au Témiscamingue, en Mauricie, en Gaspésie) et en Bretagne (Presqu'île de Rhuys, golfe du Morbihan et île d'Ouessant) qui fournirent l'argument (temps, espaces, personnages) à la plus grande partie de son oeuvre (romans, nouvelles, articles de journaux et de revues); les tribulations des manuscrits; les réactions de la critique et les rares lauriers (Prix Fémina en 1927); les voyages réguliers entre la Bretagne et le Québec; les fréquentations et les amitiés; les conférences françaises et québécoises; les émissions radiophoniques montréalaises; les ennuis de santé; la retraite à Saint-Germain-en-Laye; les circonstances de la mort (29 déc. 1964) . . . Dans ces pages, Mme Poirier est à la fois historienne et échotière.

Elle a pu réaliser ce tableau, riche de renseignements divers sur une vie et sur une oeuvre, à partir de sources de première main certes, mais abusivement qualifiées de « privilégiées » (d'autres y ont eu accès, avant ou après elle); notamment les quelques feuillets de notes (prises par la romancière au cours de ses randonnées) conservés dans les archives familiales, les rares inédits (dont deux sont intégrés à la présente monographie) et la correspondance. À travers les fréquentes citations que Mme Poirier donne de cette dernière, le lecteur est informé des amitiés littéraires québécoises de M.L.F. : L. Dantin, R. Rumilly, L.P. Desrosiers, L. de Montigny, Rév. G. Lamarche, R. Choquette, R. Lasnier . . . Par-delà les contrariétés de l'existence et les aléas d'une carrière, c'est une femme sensible, généreuse et même enjouée qui émerge de ces lettres. Pour traverser certaines « périodes de léthargie », pour se distraire de la guerre et de la maladie, durant ses séjours bretons, M.L.F. avait besoin de ces relations épistolaires avec ses amis du « Grand Pays aux mains de neige ».

Le travail de Mme Poirier demeure cependant inachevé puisqu'elle n'a pu avoir accès à la correspondance de l'auteur avec Victor Barbeau qui a reçu ses dernières confidences. Il ne semble pas en outre qu'elle ait consulté les archives de son éditeur québécois Fides (lettres adressées à M. Clément Saint-

Germain, gérant de l'édition); sinon, la lecture d'une longue notice biographique manuscrite de M.L.F. (24 oct. 1957) eût apporté quelques renseignements sur « les circonstances particulières » de sa vie et sur la genèse de certaines oeuvres³. Ainsi, à propos de *La Rivière solitaire* (1934), Mme Poirier s'interroge : « S'agit-il d'un « reportage » si l'on en croit plusieurs commentateurs tant français que canadiens ? » p. 63. Voici le point de vue de M.L.F. exprimé dans cette notice : « Je le (ce roman) considère comme une sorte de reportage, probablement un dernier témoignage d'une méthode de colonisation, celle des aïeux, qui s'est transformée aujourd'hui et exigeait alors des hommes et des femmes un courage qui tenait de l'héroïsme . . . ». Une autre affirmation de Mme Poirier aurait pu être corrigée : les Éditions Fides n'envisagèrent pas une réédition du *Fils de la forêt* (note 47, p. 216); il s'agissait d'*Héliel fils des bois*⁴. Au sujet de *Pêcheurs de Gaspésie*, Madeleine Ducrocq-Poirier écrit avec raison : « Il n'y a que le pont de glace qu'elle n'ait pas vu », p. 77; mais l'allusion à des descriptions orales reçues des pêcheurs de Bonaventure (pp. 77-78) semble gratuite. La romancière s'est expliquée autrement :

« La fantaisie avec laquelle j'ai planté un pont de glace entre le rocher de Percé et la côte de Bonaventure, c.-à-d. en pleine mer, a dû vous surprendre. Attendez-vous à quelques froncements de sourcils de quelques lecteurs ou de certains critiques. Pourvu que ceux-ci ne démolissent pas mon Pont de Glace que j'ai voulu ainsi, à cet endroit, délibérément. N'a-t-on pas le droit à de la fantaisie dans un décor aussi bien que dans un personnage ? Je savais pourtant à ce moment-là ce qu'était un vrai pont de glace, après être demeurée des années sur ma curiosité. Avant de l'avoir vu dans sa réalité, ce pont de glace, je l'imaginai construit en hauteur au-dessus des eaux, tels les ponts sur le St-Laurent, et celui-ci maintenu dans l'air par des mâts de cristal couronnés d'une floraison, d'un papillonnement féérique de flocons de neige. Quand je vis un vrai pont de glace à Montréal même, du côté des



Madeleine Ducrocq-Poirier

docks, un après-midi d'hiver, quelle fut ma surprise devant cette étroite jetée plate balisée de sapins. Cependant je lui dois un voyage des plus passionnants dans son absolue solitude . . . »⁵

Ce ne sont à vrai dire que vétilles, mais il convient de les signaler à qui prétend corriger les erreurs ou omissions de tous ses devanciers.

Qu'en est-il par ailleurs de ces « investigations renouvelées dans son oeuvre » ? La démarche critique de Mme Poirier s'appuie sur une analyse de la double relation d'« une oeuvre (et d') un auteur », ch. IV, qui s'éclaircit mutuellement : « Nous avons vu précédemment s'insérer les écrits de Marie Le Franc dans son existence au gré ou malgré certaines circonstances qui aident à en rendre compte . . . Il nous reste maintenant pour conclure à reconsidérer globalement l'oeuvre et son auteur sous leurs différents aspects pour tenter de les apprécier le plus équitablement possible », p. 143. Dans un survol de ses poèmes, nouvelles, romans et essais, Mme Poirier sonde « l'irremplaçable personne de Marie Le Franc » : la tristesse sans révolte de la femme; la sérénité de la promeneuse solitaire et passionnée de grands espaces silencieux (mer et forêt); la prédilection de l'écrivain pour les êtres primitifs proches de la nature (Grand-

Louis, Hélier Le Touzel, Olivi, Antonin Nantel . . .). La critique a souvent reproché à Marie Le Franc la minceur de ses intrigues, et Mme Poirier ne le conteste pas ; mais par-delà l'argument romanesque elle dégage la cohérence d'une oeuvre qui tient aux dons d'introspection et d'envoûtement de son auteur. Chez Marie Le Franc, le témoin se double d'un psychologue ; et même si ses romans sont nés d'observations, de randonnées et de rencontres, ils « sont, écrit Mme Poirier, conçus et échafaudés . . . dans le but d'objectiver la vie intérieure de ceux qu'ils concernent », pp. 158-159. Les difficultés d'existence de ses personnages se greffent sur les variations de la nature, et la romancière, avec les accents incantatoires de sa prose poétique, passe des uns aux autres sans rompre l'unité psychologique de son récit : « Marie Le Franc nous propose des descriptions ordonnées pour nous faire saisir . . . l'échange mutuel entre les hommes et la nature », p. 162.

Il faut acquiescer à de tels jugements qui présentent cependant la faiblesse de n'être qu'intuitifs. Pour mener son investigation dans les « domaines thématiques » de l'oeuvre (la mer et les lacs, la forêt et les arbres . . .), pour établir l'interdépendance entre le texte et son auteur, Mme Poirier semble dépourvue de tout appareil méthodologique qui lui aurait permis, avec plus de rigueur, de schématiser l'imaginaire de M.L.F. et d'en introspecter la psyché. Au plan des circonstances externes, Mme Poirier établit avec précision l'interconnexion de la vie et de l'oeuvre de M.L.F. ; mais elle est moins heureuse dans ses conclusions relatives aux faits de résurgence et à cette connaissance « au second degré » qu'elle mentionne souvent (pp. 34 ; 41 ; 102 ; 109).

Voici en effet quelques-uns de ses commentaires partiels, au sujet de neuf romans de Marie Le Franc :

— « Cependant Ève est écrivain comme Marie Le Franc dont elle partage aussi le goût de la solitude, la compassion authentique pour toute misère humaine, et à Grand-Louis sont prêtés des traits, accidentels certes, des hommes que Marie Le Franc avait aimés » P. 33. — *Grand-Louis l'Innocent*.

— « Un transfert se produit d'ailleurs à la fin du livre entre la romancière et André Roscoët », p. 41 — *Le Poste sur la dune*.

— « La forêt est une merveilleuse invite à l'espace, à l'expansion du moi, à sa remise en place. Comme l'auteur, Julienne « n'y avait d'autre but que d'aller de l'avant », p. 45 — *Hélier fils des bois*.

— Ève se remémore le souvenir de « Jean-Baptiste Marchand et de « l'Homme du Nord », p. 48 — *Grand-Louis le Revenant*.

— « Est-ce pour sauvegarder cette liberté de soi que Marie Le Franc est chaque fois allée à l'encontre ou a laissé venir à elle les hommes qu'elle a aimés, mais sans se résoudre à s'installer à leur côté comme ils le lui avaient suggéré ? Et si elle avait consenti, ne se serait-elle pas révoltée de leurs départs et de leurs absences comme Soizie . . . », pp. 60-61 — *Dans l'île*.

— « C'est ainsi que Marie Le Franc se trouvait être également au coeur de la forêt laurentienne . . . », p. 74 — *La Randonnée passionnée*.

— « La véracité du ton et de certains détails, la charge émotionnelle de certaines notations nous découvrent à l'arrière de ceux-ci une Marie Le Franc aux prises avec la remontée irrépressible du souvenir de moments analogues où elle a pu laisser échapper les manifestations d'un aveu qui l'étouffait à force d'être retenu. Une Marie Le Franc fière, digne et pudique comme veut l'être Mary Lauzon mais qui finit quand même par se trahir . . . », p. 79 — *Pêcheurs de Gaspésie*.

— « Notons encore au passage que Marie Le Franc a sans doute prêté même involontairement un peu de sa personnalité et de sa manière à Andrée Arnault » p. 100 — *Pêcheurs du Morbihan*.

— « Ce roman triptyque est encore nourri d'elle mais comme en sous-main, à la dérobée presque, juste en arrière du décor forestier et du fils des lieux, cet Antonin pour lequel on sent percer sa tendresse comme si au masculin, il se trouvât être l'un de ses possibles », p. 114 — *Le Fils de la forêt*.

Après l'analyse, la synthèse : « . . . Les romans de Marie Le Franc sont exempts de confession personnelle ; la démarche autobiographique n'a été utilisée que dans les essais », p. 161. Sauf quelques traits transférés à « certaines héroïnes », ajoute Mme Poirier.

Une semblable argumentation tête-bêche laisse pantois ; à moins d'être distrait.

Madeleine Ducrocq-Poirier conserve le mérite d'avoir situé dans une chronologie très détaillée « les événements mal connus de l'existence trop discrète » de Marie Le Franc. Mais les amis et les lecteurs de cette romancière, pour une étude diversifiée de l'oeuvre, ne négligeront pas les portraits littéraires comme les commentaires critiques antérieurs, en particulier ceux de Léo-Paul Desrosiers et de Paulette Collet⁶. □

Maurice Lorent

1. Madeleine Ducrocq-Poirier, *Marie Le Franc, au-delà de son personnage*, La Presse, Montréal, juin 1981, 223 pages.
2. Madeleine Ducrocq-Poirier, « Arsène Bessette et Marie Le Franc », dans *Relations France-Canada au XIX^e s. Cahiers du Centre culturel canadien*, 3, 1974, pp. 36-38.
3. J'en ai personnellement rendu compte dans l'article « De la Bretagne au Canada : la double appartenance de Marie Le Franc (1879-1964) », dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 4, 1979, pp. 621-629.
4. « Nous vous avions parlé dans une lettre antérieure de l'ouvrage *Le Fils de la forêt*, malheureusement nous nous étions trompés de titre », P.S. d'une lettre de M. Saint-Germain à M.L.F., 29 sept. 1960.
5. Lettre de M.L.F. à Cl. Saint-Germain, 11 juin 1961 ; autres allusions à ce « pont de glace » entrevu par l'auteur entre Montréal et Longueuil, lettres du 10-08-61 et 4-09-61.
6. Léo-Paul Desrosiers, « Marie Le Franc et son oeuvre », dans *lectures*, avril 1963, pp. 202-205. Paulette Collet, *Marie Le Franc, deux patries, deux exils*, Naaman, Sherbrooke, 1976, 198 pages.